

Un entretien avec Georges Navel

Une aventure espagnole

■ C'est grâce à l'ami Phil Casoar que nous avons la joie d'offrir à nos lecteurs cet entretien inédit avec Georges Navel. Réalisé à l'été 1984 en sa demeure de Meudon, il avait pour principal objet de recueillir le témoignage de Navel sur sa participation éclair à la révolution espagnole dans les rangs de la colonne Francisco Ascaso. En effet, parti rejoindre les combattants espagnols le 29 juillet 1936, Navel rentra en France un mois et demi plus tard, victime d'une insolation doublée d'une gastrite carabinée. Cette brève expérience, il l'avait racontée à sa manière – inimitable – dans les colonnes du numéro 583, de juin 1972, de *la Révolution prolétarienne* dans un papier sobrement intitulé « Août 1936 en Espagne ». Sans doute conscient que ses propos pourraient choquer certains panégyristes du « génie spontané des masses », il l'avait fait précéder de cet avertissement : « A propos de l'inorganisation militaire, le départ de cette colonne de la CNT résultait d'un effort hâtif, inattendu, improvisé de militants déjà absorbés par d'autres tâches civiles. Organiser ce départ était en somme un miracle d'organisation. » Quelque dix ans plus tard, cet entretien permettait à Navel de revenir sur cet épisode espagnol en le situant dans son parcours. Les savoureuses remarques qu'il dispense sur ses compagnons d'anarchie lyonnais, sur sa drôle d'adhésion au « parti des vestes de cuir », sur la fête de Barcelone libérée, sur cette armée-bande livrée à elle-même pour le meilleur et pour le pire, sur l'anarchisme chapelle et sur son avenir incertain ont, indiscutablement, de la gueule et prouvent un certain toupet. Mais, davantage, elles restituent ce Navel que nous aimons, celui qui pense par lui-même et qui assume ses propres errements. Il fut un temps où certains de ses propos eurent fâché les pontifes en anarchie. L'époque, heureusement, en est avare. C'est un des rares mérites que nous lui reconnaissons.

Un mot pour finir. Quiconque a écouté Navel se rendra immédiatement compte que la transcription présentée ici relève sans doute de la trahison. Le choix fut longuement pesé : respecter la forme de l'entretien au risque de rendre illisible le témoignage ou le « cuisiner » suffisamment au risque de trahir quelque peu son auteur. Nous avons choisi la seconde solution, et consciencieusement lesté ses propos de leurs hésitations et de leurs repentirs, cette marque de fabrique navélienne. Nous ne pensons pas nous être trompés, mais nous devons en avertir nos lecteurs et ajouter, pour conclure, cette parole de Navel : « L'enregistrement vocal exige la même voie de transmission. Il se fait par rapport aux gens auxquels on parle. On voit leurs yeux, ils ont compris, on ne s'étend pas. » – *A contretemps*.



En 1936, quand tu pars pour l'Espagne, tu passes par la filière anarchiste de Perpignan et tu te retrouves dans la colonne Ascaso. Pourtant, à cette époque, tu es encarté au PC...

Ça ne veut rien dire... J'avais été insoumis de 1927 à 1933. Insoumis sans ennui, car je vivais avec d'autres papiers. Il est difficile de rendre compte du climat de la crise des années 1930, des soupes populaires, de la menace de guerre. Moi, à ce moment-là, j'ai fait un peu ma révolution. Je me suis rapproché de la pensée marxiste. Disons que j'étais d'abord révolutionnaire avant d'être anar. Dans le Midi, les copains que je connaissais, c'était pas des gars du *Libertaire*, mais une poignée d'individualistes, de végétaliens, d'espérantistes, de bouddhistes ou d'amour-libristes. En tout cas, c'était sûrement pas des révolutionnaires. Quand je me rapproche du parti, c'était pas le parti de maintenant, mais un parti d'action, dont j'ignorais tout. A vingt ans de différence, ma position était celle de Monatte. La révolution impliquait la prise du pouvoir, l'exercice révolutionnaire de l'autorité, ce qu'on appelait la dictature du prolétariat. A vrai dire, je me suis converti au parti au titre d'expérimentateur. J'y étais pour ne pas être seul dans la nature. Je n'étais ni stalinien ni trotskiste. En 1934, il y avait l'idée que la Russie, c'était le pays où la machine était au service de l'homme et où il n'y avait pas de chômage. Ça ne signifiait pas plus... Cronstadt, j'aurais pu connaître, mais je ne connaissais pas.

Mais Emma Goldman...

C'était peu connu ce qu'elle avait écrit, peu répandu...

... quand même... Pour avoir fréquenté les milieux anars, tu devais avoir une autre idée de l'URSS.

Tu sais, dans le Midi, j'étais très isolé. A Solliès-Pont, je fréquentais une poignée de copains. Les reproches qu'ils faisaient à la Russie, ça n'allait pas loin. Ils leur reprochaient, par exemple, d'avoir une armée. Tu vois, c'était complètement enfantin. Je ne parle pas des copains parisiens, des syndicalistes de la CGT-SR qui avaient, eux, une formation solide. Me rapprocher du parti, c'était me rapprocher d'un groupe révolutionnaire, le seul qui, à l'époque, semblait vouloir la révolution, le parti des vestes de cuir. Le reste, c'était des petites histoires en l'air. Le journal *l'En Dehors*, d'Armand, sa Ligue pour le combat contre la jalousie et l'exclusive en amour, tout ça n'allait pas très loin...

Tu l'as connu, Armand ?

Oui, il avait un petit bouc et de l'esprit. Il a été beaucoup en taule, le père Armand...

A quelle occasion l'as-tu connu ?

Il était venu faire une conférence à Lyon quand il est sorti de Claivaux, où il avait passé quatre ou cinq ans. On l'avait compromis dans un procès d'insoumission. Je me suis même baladé dans les rues de Lyon avec lui. Je me souviens qu'il s'arrêtait volontiers devant les devantures des boutiques qui vendaient des gravures au style pompier. Il avait sans doute beaucoup d'idées, Armand. Il devait connaître l'anglais et l'allemand. Tu sais, l'individualisme, c'était un peu comme les thèses de 68 : ici et maintenant, des groupes qui passaient des contrats entre eux, des sociétaires qui avaient leur mode de vie propre dans la société. Ça n'avait rien à voir avec la transformation de la société. La Ligue contre la jalousie en amour a dû réunir quelques femmes âgées et cinq ou six copains perdus dans les bois...

Il y avait de tout un peu chez les anars...

Oui... de tout un peu. A Lyon, en 1922, j'ai connu un gars assez sympa qui avait créé un petit journal. Bon, il avait fait quelques emprunts et bouffé un peu la grenouille. Par la suite, on l'a retrouvé à Perpignan, toujours mêlé aux copains, qu'il dupait de temps en temps. Ce n'était ni un vrai aventurier ni un escroc prémédité. Un petit escroc indéfinissable, plutôt, qui faisait dans la prodigalité. Ça venait beaucoup de l'absence de fric. Le type était aussi mythomane, un peu spécial. Cette histoire révélait en tout cas que les anars n'étaient pas très organisés. Dans un autre milieu, il n'aurait pas pu sévir comme ça. C'était le principal défaut du mouvement...

Il y en avait pas mal des types comme ça dans le mouvement. On leur faisait sans doute trop confiance...

Non, justement, il n'y en avait pas tant que ça... Quoi qu'on ait dit et quoi qu'aient écrit les communistes sur les groupes anars farcis d'agents indicateurs, c'est un mensonge. Les groupes bolcheviques, eux, étaient farcis d'indicateurs. Et, là, ils étaient parfois au sommet. Ils jouaient le double jeu, comme Azev. Chez les anars, d'ailleurs, qui formaient un mouvement minoritaire où tout le monde se connaissait, c'était moins intéressant, pour les flics de s'y infiltrer. De plus, le mouvement n'était pas vraiment conspirateur. Il organisait des fêtes, des gouettes et diffusait de la propagande...

Je ne parlais pas tellement des indicateurs, mais plutôt des petits escrocs qui profitaient un peu de la générosité de l'accueil et qui se barraient avec la caisse...

Non, pas vraiment... D'ailleurs, il n'y avait jamais beaucoup d'argent dans les caisses. Le milieu libertaire était très fraternel, c'est vrai. Il adoptait les pratiques des compagnons. Un copain arrivait à tel endroit, il était logé. Alors, bien sûr, il arrivait que quelques individus trouvent que les libertaires étaient assez accueillants pour en profiter. De temps en temps, on voyait une photo des types en question dans le *Libertaire*... Mais il y en a eu très peu. A vrai dire, le gars qui s'en allait avec les fringues du copain, ses godasses ou son portefeuille, il faisait pas une affaire. C'était pas très intéressant comme pillage... Des petites bavures, quoi.

Et le milieu anar parisien dans ces années-là...

Je l'ai peu connu. J'ai un peu fréquenté la rue Mathis, les végétariens, les végétaliens, les naturistes.

As-tu connu le foyer végétarien de Tolbiac ?

Oui, mais il s'est créé après. A l'époque, il y avait le Trait d'union, une société naturiste. Des gens qui aimaient le soleil, des écolos autodidactes, des esprits avancés, en somme... Une forme particulière d'esprit fréquente chez les individualistes. Eux, je les avais surtout fréquentés à Lyon. Des types étonnants. J'en ai connu un, Prim, qui fabriquait des colliers de chien et qui vendait *l'Education sexuelle* dans les meetings. Les anarchistes individualistes se vouaient, tu sais, à ce qu'ils appelaient l'éducation. Ils diffusaient *l'En Dehors* et *le Réveil de l'esclave*. Ils faisaient de l'anticléricalisme. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que

c'était des idiots. Ils aimaient les livres avec passion. Ils avaient beaucoup lu et ils avaient l'esprit percutant. C'était des types très indépendants. Il y en avait un autre, à Lyon, qu'on appelait Julius, qui donnait dans l'occultisme. Les individualistes avaient de fortes personnalités. Ils étaient très différents des copains qui militaient dans les syndicats, les anarcho-syndicalistes ou les syndicalistes révolutionnaires – il y avait une nuance que je n'avais pas perçue à l'époque, mais à laquelle Monatte tenait... Eux, c'était de solides compagnons, pas des types pittoresques. Ils avaient la tête sur les épaules...

C'est intéressant tout de même le côté pittoresque...

Les individualistes étaient dans le non-conformisme et la révolte, pas dans la révolution. Ce qu'on a appelé l'individualisme, c'est très difficile à définir. Le maître à penser des individualistes, c'était sans doute Stirner, et leur bible, *l'Unique et sa propriété*. Mais la compréhension de Stirner dépassait largement les capacités et la formation des copains individualistes. On pouvait se prendre la tête à deux mains, on n'y arrivait pas. C'était de la philosophie allemande, Stirner. Alors, bien sûr, on retenait des choses : « J'ai mis ma cause en moi-même », « l'égoïsme sacré », « les ententes fondées sur l'intérêt ». Voilà. A partir de là, tu peux très bien tomber dans l'individualisme bourgeois américain. Pour un type de formation philosophique, c'est intéressant d'étudier la discordance entre les idées de Stirner et les idées marxistes. Stirner, c'était un pavé dans la mare de la philosophie allemande de 1848. Mais enfin, sur le plan pragmatique, les anars individualistes ne s'inspiraient pas de Stirner, ou juste un peu, quoi, quelques slogans, comme si l'anarchisme était entièrement fondé sur « la propriété, c'est le vol »... Ce qui distinguait essentiellement les individualistes des révolutionnaires, c'était ceci : l'état moral de la société est fait de la composante de la qualité des individus. Par conséquent, on ne peut rien changer si l'homme ne s'améliore pas. C'est la qualité individuelle qui prime. Donc, on boit du lait, de l'eau, on ne s'empoisonne pas, on ne s'abrutit pas et on ne fait pas d'enfants. Voilà... L'individualisme anarchiste, c'est une sorte de morale du salut individuel... Je n'ai pas connu Libertad. Quant à ceux du groupe de Romainville, Raymond la Science et compagnie, je les tiens vraiment pour des naïfs. A la fois des gamins et des logiciens. Ils me font penser à une réplique de Prévert : « Je tue parce que je n'aime pas les bouchers. » Enfin... Cela dit, quand on parle de la bande à Bonnot – qui n'était pas anar et dont on parle beaucoup trop –, il faut se rappeler le contexte de 1912. C'était l'époque de l'avancée de la colonne Marchand qui s'en va de Tombouctou au Tchad, l'époque des bagnes d'Afrique, l'époque des pétards au cul des indigènes, l'époque des longues journées de travail... Certains anars ont fait, alors, un cheminement de l'espoir révolutionnaire au désespoir. Les gars de la bande à Bonnot ont été entraînés par leur naïveté, en somme. La forme sérieuse de l'anarchisme, on la trouve ailleurs, en Italie ou chez les anarcho-syndicalistes qui luttèrent pour préserver le syndicalisme de l'influence des partis, par exemple.

Quand tu arrives à Perpignan, en juillet 1936, pour passer en Espagne, tu connaissais déjà les anars du coin...

En 1925, j'avais séjourné à Perpignan. J'avais rencontré des copains espagnols qui se réunissaient entre eux. Moi je ne connaissais ni le catalan ni l'espagnol, mais j'étais souvent avec eux. Ils ne conspiraient pas, ils échangeaient des nouvelles d'Espagne. C'est par eux que j'ai connu Louis Montgon¹. Il était chouette, Montgon. Sa maison a été la maison du bon dieu. Tout ce qui transitait vers l'Espagne passait par Montgon. C'était un bon et solide copain, il avait la foi, mais il était quand même un peu simplet. Moi, j'étais habité par le problème de l'autorité... Habité, c'est beaucoup dire... J'étais préoccupé par ce qu'on appelle le problème de l'autorité ou du pouvoir. Quand il y a la révolution, qu'est-ce qu'il se passe, quoi... Les anarchistes répondaient : on abolit l'Etat, la liberté et le génie créateur des foules font le reste... C'était un peu vague. Si tu lis Bakounine, tu t'apercevas que ce n'est pas très précis, disons que ça reste flou. Du point de vue de la critique de la tyrannie socialiste, c'est lumineux, mais pour le reste... Moi, ça me préoccupait : on fait la révolution, et après ? La réponse de Montgon était simple : c'est le communisme libertaire. Bon, admettons...

Comment s'est organisé ton passage en Espagne ?

A l'époque, les Espagnols n'avaient pas fait appel aux volontaires. A ce moment-là, d'ailleurs, l'Espagne manquait peut-être d'armes, mais elle n'avait aucune raison de faire appel aux volontaires, et ce pour une bonne raison : tout le monde pensait que, dans les quinze jours, ce serait réglé, quoi. On pensait qu'il suffirait de prendre Saragosse et les îles Baléares pour en finir rapidement avec la guerre. Les gens qui passaient en

¹ Né le 26 mars 1885 à Lorlanges (Haute-Loire), Louis Montgon, ouvrier, puis artisan horloger-bijoutier, s'installa à Perpignan en 1917. Il fut dans les années 1920 le militant anarchiste probablement le plus actif de la capitale du Roussillon. Membre de l'Union anarchiste (UA), il se consacra essentiellement à des tâches propagandistes, puis logistiques pendant la Révolution espagnole. Après la Seconde Guerre mondiale, il appartient au groupe perpignanais de la CNT. Il décéda le 28 août 1972. (Notice *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Edition de l'Atelier.)

Espagne ne répondaient à aucun appel, ils y allaient librement. Les copains libertaires connus ou qui avaient des relations avaient la filière Montgon. Pour bénéficier de cette filière, il fallait avoir des relations individuelles, amicales, fraternelles ou des lettres de recommandation. Moi-même, j'ai rencontré chez Montgon un copain italien qui allait retrouver la *hija* – la fille – de Francisco Ferrer, qui habitait, je m'en souviens encore, calle de la Aviación, à Barcelone. Fortin², que j'avais connu en 1935, a dû passer lui aussi par Montgon...

Combien de temps s'est-il écoulé avant ton passage ?

Dans mon cas, ça a traîné une bonne semaine. Je me faisais adresser mon courrier à la poste de Perpignan. Mon frère aîné, qui faisait des tournées foraines, passe à Perpignan. Il était avec sa femme. A la poste, on le prend pour moi et on lui donne mon courrier. Alors, il me laisse une lettre où il me dit qu'il est à Montlouis et qu'il sera à Bourg-Madame tel jour. Ce qui fait qu'après être resté deux ou trois jours à Perpignan, je suis monté à Bourg-Madame pour le voir. Là, j'ai voulu passer la frontière. J'avais mon passeport et mon livret militaire. Au poste frontière, du côté français, le commissaire – un commissaire du Front populaire – me dit : « Tiens, vous avez figuré au *Bulletin des insoumis...* » Après, j'essaye de passer le pont et un brave type armé, pas farouche, me demande un laissez-passer. Je n'en ai pas. Je lui dis : « Compañero, compañero ». Rien à faire. Il fallait, à l'époque, un papier du comité de Front populaire local pour aller de l'autre côté, ce que je ne savais pas, ce que Montgon ne m'avait pas dit. Il faut dire qu'un an avant, en 1935, j'étais passé par Perpignan et que j'avais eu une discussion avec lui. Pour Montgon, j'étais bolcho sur les bords, quoi.

Te souviens-tu du type de discussions que vous aviez ?

Non, pas vraiment. Montgon avait une cinquantaine d'années, moi vingt-cinq. Ça se passait comme ça, tu sais, ça n'allait pas très loin, c'était pas des échanges approfondis sur les idées. Montgon était un brave type. Il avait vécu à Lyon. Alors on parlait des potes singuliers qu'on avait eus dans la couche individualiste, et il y en avait pas mal. Mais il se méfiait un peu de moi. Pour lui, j'avais tourné bolcho... C'était pas net, mais ça se sentait.

Alors, tu es revenu à Perpignan pour passer par Port-Bou...

Oui. J'ai passé la frontière le 29 juillet 1936 à Port-Bou. C'était facile. Il y avait des miliciens, mais la frontière n'était pas sévèrement gardée. Il suffisait que tu dises « Francisco Ferrer », ça servait de mot de passe. A Port-Bou, je me suis retrouvé avec des Bulgares, des Serbes, des Italiens, quelques Parisiens. Voilà... J'ai passé le tunnel. Au bout du tunnel, le type qui est venu n'a pas pointé son fusil vers moi. Ça changeait de Bourg-Madame. C'était bien. « Francés... Miliciano... » « Es igual... de los nuestros... » Le milicien m'a emmené à la mairie où j'ai dit que je venais pour participer. Il y avait des gens qui s'occupaient des questions à régler, des gens capables. C'était organisé, t'étais pas accueilli comme un mécréant. On m'a donné des tickets pour le restaurant. Un petit garçon très gentil m'a donné la main et m'a emmené au restaurant. Il disait à tout le monde : « Miliciano francés, miliciano francés ... » Il y avait un marché. Tu n'avais pas l'impression que la vie était bouleversée. Un pays en révolution ne change que là où on s'est battu ; à Port-Bou, on ne se battait pas, les copains étaient chargés d'assurer la garde de la frontière. C'était peut-être des paysans. Sans rien de farouche, très Espagnols, quoi, pas très policiers, en somme. On échangeait des cigarettes. Après, je suis allé à la gare. Là, on voyait pas mal de gens qui devaient fuir l'Espagne, des bourgeois, et qui attendaient qu'un train arrive. A la gare, je me suis retrouvé avec des miliciens qui partaient pour Barcelone. Arrivés à Barcelone, on nous attendait pour nous conduire à la Généralité, le centre du gouvernement. Là encore, on nous a accueillis comme des copains. On nous a expliqué la situation : voilà, dans quinze jours, ça devrait être réglé...

Quelles furent tes premières impressions de Barcelone ?

A vrai dire, à Barcelone, j'ai ressenti la même émotion qu'Orwell, arrivé quelques mois plus tard. Par parenthèse, rejoindre Barcelone en décembre 1936 pour aller au front, c'était courageux, une idée de battant. Nous, nous sommes partis au début, sans trop savoir, c'était pas réfléchi... Mon impression : Barcelone, c'était vivant, exaltant même. Il faisait chaud, tout le monde se parlait, les gens dormaient peu. On avait plutôt une impression de joie, de fête. Dans les rues de la ville, on brûlait un peu d'essence, par plaisir. Des voitures sillonnaient Barcelone avec des gars juchés sur les marchepieds en levant le poing ou en agitant un drapeau noir et rouge. Il restait encore des chicanes, des restes de barricades. On ne sentait aucune terreur ambiante.

² Ferdinand Fortin, né le 2 avril 1899 à Loches (Indre-et-Loire) était membre du Syndicat des correcteurs CGT et principal animateur de *la Revue anarchiste*. Son ancienne compagne Georgette – dite Mimosa – fit partie du Groupe international de la colonne Durruti et fut fusillée par les franquistes à Perdiguera, où le groupe fut décimé. (Notice *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Edition de l'Atelier.)

Toi qui t'interrogeais sur l'après-révolution, tu as eu un début de réponse...

Il y avait une très grande différence entre la révolution vue de France et la réalité. Pour les anars français que je connaissais, c'était limpide : en Espagne, qu'ils disaient, on avait instauré le communisme libertaire... Ils étaient un peu naïfs. En réalité, c'était pas exactement comme ça que ça se passait. Il y avait du mélange, des nuances. A Barcelone, par exemple, pour faire n'importe quoi, il fallait que tu aies de la monnaie. Tu rentrais dans un bistrot, tu payais en monnaie. Les anars s'étaient bien gardés de bouleverser de fond en comble la vie économique. Les mendigots avaient disparu, mais la vie continuait. Les copains espagnols étaient très conscients des problèmes. En Catalogne, ils faisaient front commun avec Companys dans le Comité des milices. Les boîtes des patrons qui étaient partis étaient occupées par les ouvriers, qui se débrouillaient, déterminaient le salaire, etc. Ça s'est fait comme ça. Dans l'ordre économique, ils ont été très bien, très capables, mais les Espagnols sont en même temps idéalistes et pragmatiques... Tu comprends, dans un système qui n'est pas fondé sur la monnaie, il faut que la participation à l'effort commun soit volontaire. De ce point de vue, l'anarchisme français était un peu infantile. Les problèmes des échanges, de la monnaie, tout ça, tu comprends, on n'y pensait pas...

Une fois arrivé à la Généralité, que se passe-t-il ?

Il n'y a pas eu de choix. La question ne se posait pas de savoir où on voulait aller. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs. On aurait pu me dire : voulez-vous rejoindre une colonne du POUM, dont j'ignorais l'existence, ou du PC, où je ne serais pas allé ? Les anars, je connaissais... Je me suis retrouvé à la caserne Bakounine – Pedralbes – et je suis monté dans un camion qui a pris la route. Tout à coup, on est dans la vie révolutionnaire, on chante *l'Internationale*. C'est beau. On est accueilli fraternellement partout...

Te souviens-tu des copains français qui étaient avec toi ?

Peu... Je n'étais pas avec des Français. Ou plutôt, on était mélangés. Des Serbes, des Italiens... Je me souviens d'un copain parisien, un blondinet, Raymond. Je l'ai rencontré à la caserne Bakounine, où nous étions arrivés vers huit heures du soir. Les gars étaient dans la cour. On se présentait. Français ? Français... C'était chaleureux, pas guerrier, ni menaçant. On était heureux d'être ensemble, de se parler, d'échanger des cigarettes... On formait des groupes, on désignait des délégués pour intégrer la colonne Francisco Ascaso – « alistarase », on disait. Il y avait foule, une foule animée et joyeuse, quoi. Etonnement vive. Il y avait quelque chose de particulier, c'était que les gens avaient très peu dormi. Ils étaient dans un état d'excitation joyeuse, intense, qui durait depuis une dizaine de jours. Ils étaient dans un transport, comme dans une fête intense... « ¡ Mataremos a los fascistas ! »... Une sorte de transe, quoi. Tu étais vite dans le bain. « Claro que los mataremos... » Là où tu sentais l'esprit libertaire, c'est que tu ne signais aucun engagement. Les anars étaient opposés à la formation d'une armée régulière. C'était des volontaires. Il n'y avait aucune formalité. Tu donnais juste ton nom pour avertir ta famille, au cas où. On te demandait où tu préférerais aller : à Saragosse ou aux Baléares, les deux offensives en cours. A vrai dire, on vivait la camaraderie dans la fusion. Bien sûr, c'était dû à l'effervescence. On était tout heureux d'être là, et pas encore confrontés au danger. Pour nous, c'était l'aventure, pas encore la guerre. On était dans l'euphorie de la bataille de Barcelone, de la victoire. Les anars espagnols étaient organisés pour la bataille de rue. A Barcelone, le coup d'Etat ne les avait pas surpris, ils s'y attendaient. La foule s'était mise en branle, mais la garde civile avait penché du bon côté. Ça avait tapé, bien sûr, mais c'était pas encore la guerre...

Tu as choisi Saragosse...

Oui, un peu comme ça... Ce que j'ai retenu de ce moment-là, c'est la gentillesse des gars qui organisaient. C'était des militants d'une quarantaine d'années. Ils n'étaient pas du tout dans le système d'autorité... Mais disons que, dès le lendemain, quand j'ai vu que la croûte n'arrivait pas, qu'à deux heures on se réunissait dans le réfectoire et qu'à quatre heures la croûte n'était toujours pas là, je me disais : qu'est-ce qui va se passer quand on sera au front ? Pour les Espagnols, les histoires de *comida*, ça ne comptait pas. La régularité des repas, non plus... L'autre problème, c'était la préparation militaire. Il n'y a rien eu, même pas un speech. Pendant les trois ou quatre jours de caserne, on a juste fait un essai de manœuvre. On a reçu les mousquetons, mais sans cartouches. Pour la distribution des fringues – le *mono*, le bleu (le mien était kaki, d'ailleurs) –, pareil. En France, t'aurais signé au moins un papier. Là, rien, aucun formalisme. Tu rentrais, tu sortais de la caserne, personne ne te demandait rien. La corvée de patates, ça se faisait au volontariat. On ne sentait aucune inquiétude. On avait une cause à défendre et le moral pour ça. On se demandait combien de temps ça allait durer, mais sans inquiétude aucune. On était dans l'Histoire.

Donc, au bout de trois ou quatre jours, tu pars pour l'Aragon...

Voilà... La caserne était un peu excentrée. On s'est mis en marche un soir pour rejoindre la gare. Là encore, c'était typiquement espagnol, cette marche... Pas du tout un défilé de petits troufions... Un pas allongé, plus ou moins accordé, un peu indien, avec de la distance entre les rangs... Et sur les côtés, la haie du public. Et nous qui chantions sur un air un peu enlevé et vaguement aragonais : « Vamos a Zaragoza a dejar cuatro bombas ; a quien no le gusta, miliciano no será... » Ça veut dire : « Nous allons à Saragosse jeter quelques bombes ; celui à qui ça ne plaît pas, milicien ne sera... » Si tu es milicien, c'est que tu es volontaire. Ce n'était ni la marche d'un troupeau ni une marche militaire. Ça avait un caractère espagnol, quoi, ou... mexicain...

Vous êtes allés directement à Barbastro...

Le voyage pour rejoindre Barbastro a été long. On a roulé toute une nuit pour arriver à midi. Je crois qu'on s'est arrêté à Lérida. On a dû boire un café-crème le matin. Pour les Français, l'intendance laissait vraiment à désirer : des sardines, des sardines, pas de café. On a passé la nuit à Barbastro, où les habitants nous ont reçus à bras ouverts. Mais là encore, ça a été toute une histoire pour la croûte. L'intendance ne suivait pas. Il n'y avait pas de logistique. Dans une troupe, il faut que les choses matérielles soient réglées, sinon c'est la foire d'empoigne, quoi... Il faisait très chaud en plus... C'est beau l'Aragon, mais en été il fait aussi chaud qu'en Algérie. Le soleil est intense. Autant il fait froid en hiver, autant l'été est brûlant. Ça tape très dur. Les Aragonais, d'ailleurs, ont une morphologie particulière. C'est une race montagnarde, même si c'est un pays de plateaux. Des femmes en noir, des types très puritains, des militants rudes.

Le manque d'organisation, c'est ta principale critique...

Oui... Pas d'organisation, pas de logistique, pas de cantonnements. Alors bon... ça s'organise quand même, mais ça s'engueule. Tu voyais des affiches « Le pillage est interdit », mais la croûte n'arrivait pas. Des paysans nous donnaient un peu à manger, mais tu ne savais jamais où tu allais coucher et quand tu allais croûter. Finalement, on s'est regroupés à quelques gars : un Suisse, un Toulousain, un Parisien. On était un peu surpris de voir ce qui se passait, mais on s'arrangeait. On formait un groupe dans le groupe, en cherchant notre place, quoi... Parfois, on nous réveillait à deux heures du matin. Là encore, ça n'allait pas : on te réveillait pour te faire stationner au bord d'une route. Ça fatigue à la fin...

Vous râliez, les Français...

On se sentait plutôt transformés en moutons. Quand on raconte, ce ne sont que des mots qui ne décrivent pas l'exacte réalité de ce que tu as vécu. Il reste des impressions. Bien sûr, on bouffait, mais ça s'engueulait. Quand tu dormais, il fallait faire attention à ne pas te faire piquer ton mousqueton. La guerre, c'était sporadique. Ça ressemblait à la guerre chez les Turcomans : le grand espace, une sorte de battue de chasseurs, le gars qui doit commander tu sais plus qui c'est, la centurie qui n'en est plus une, la ligne qui se disperse, les meules de foin où tu cherches des fascistes cachés alors qu'ils sont à trente kilomètres, la marche pendant des heures dans les champs... Tout ça sans trop savoir où l'on va et ce qu'on fait, dans un paysage écrasé de chaleur, avec des hommes hébétés, qui n'ont pas assez dormi. Tout à coup, tu traverses une rivière, tu t'y baignes ; tu vois un jardin, tu ramasses une pastèque ou une citrouille. Des avions fascistes nous survolent. Un obus tombe. Tu ne comprends pas ce qu'on te dit. En fait, il ne faut jamais être dans une armée dont tu ne parles pas la langue... C'est très difficile à rendre le mouvement d'une troupe vague, importante, qui se disperse dans la nature et qui se retrouve vers trois heures de l'après-midi, le ventre creux bien sûr, derrière la broussaille, quelque part vers Huesca. Il y avait des gars qui s'étaient avancés et qui, s'apercevant qu'il n'y avait pas d'artillerie, refluaient vers le point d'où on était parti. Voilà... J'ai vécu des moments très intenses... Quand je sens que mon fusil n'a pas de chargeur, qu'il ne garde pas ses balles, c'est la révolte. Je ne suis pas venu là pour être tiré comme un lapin. Je ne suis pas venu crever pour la connerie. Les Espagnols pensaient peut-être différemment, mais moi je pensais ça...

Tu le penses, mais est-ce que tu en parles avec les gens qui sont autour de toi ?

Non... Tu y penses et tu te carapates... L'aventure, elle compte pour celui qui la vit et qui la ressent de bout en bout. Quand j'étais en Espagne, j'étais copain des Espagnols, mais j'étais français. Tout ce que je te raconte, tous ces inconvénients n'avaient peut-être aucune importance pour les Espagnols. Pour eux, les problèmes matériels ne prenaient jamais le dessus, ils se savaient dans une situation particulière. Moi, j'avais le sentiment d'une aventure un peu vaine, même s'il se passait beaucoup de choses... J'ai connu les inconvénients que pouvait représenter une armée-bande, mais ça ne veut rien dire sur le plan général, ça n'a d'importance qu'individuellement. Disons que j'étais lucide... Le génie spontané des masses, ça donne la bande, quoi... Ce qui est grave, dans une guerre, ce n'est pas tant que des types meurent devant l'ennemi, c'est que des combattants du même camp se tirent dessus. A aucun moment, quand tu es dans un camp, tu ne

dois te sentir menacé par les tiens. C'est une constatation. Souvent, j'ai eu l'impression que, davantage que les obus qui tombaient, notre principal ennemi c'était la fatigue, le délabrement physique ou l'absence de coordination. Il n'y a pas de théorie libertaire sur l'armée. Les anars sont pour l'action spontanée des masses, mais l'action spontanée des masses, ça donnait la bande, avec le gars qui prend le pouvoir parce qu'il a plus d'autorité que les autres. J'ai vécu ça : tout à coup, un personnage est arrivé, un officier à cheval qui était membre d'Izquierda republicana, un parti républicain de gauche. Il n'y avait pas d'officiers dans notre colonne et, brusquement, ce type arrive, monte sur une charrette et nous fait un discours. Là, on n'était plus en Espagne, mais au Mexique de Pancho Villa : les gars torse nu, les grands sombreros, le décor exotique. Le type, la main posée sur le pistolet, nous fait un discours musclé. Il faudrait le dire en espagnol pour lui restituer sa force d'évocation. En gros c'était : « Ceux qui abandonnent leurs compagnons sont des *cobardes*, des lâches... » Il n'y avait pas de lâches. Si, sur les 2 000 ou 3 000 hommes que comptait la troupe, 1 800 d'entre eux avaient reflué, c'est qu'il n'y avait aucune organisation. Je me souviens qu'un gars de la troupe a protesté en entendant l'officier nous traiter de lâches et qu'il a sorti son revolver. Enfin...

Ça doit miner le moral tout ça...

Oui, surtout le nôtre, celui des Français. Je me revois, assis contre un mur, avec mes copains, le lendemain ou le surlendemain. On avait l'air de clochards et on se demandait comment on pouvait s'arracher à cette connerie... Mais tout cela ça ne veut rien dire, je le répète, on ne doit pas en tirer de leçons d'ordre général, c'est simplement l'expérience d'un groupe d'hommes qui voulaient se battre pour une cause. Se battre... En réalité, il n'y avait pas de combats. Tu le sens bien en lisant Orwell. On restait sur nos positions. Il n'y avait pas d'engagements physiques. De toute façon, sans aviation ni artillerie, on ne pouvait pas faire grand-chose. Peut-être une action de guérilla aurait donné des résultats, mais il faut être organisé pour la bataille en rase campagne. Aujourd'hui, je pense que c'était un peu foutu d'avance, quoi... Les Anglais ne pouvaient pas soutenir une guerre révolutionnaire, les Français ne voulaient pas se couper des Anglais et les Russes avaient tout intérêt à ce que ça dure. La vraie bataille, elle était évidemment politique. S'il y avait eu un gouvernement républicain assez costaud pour ne pas envoyer tout son fric à Moscou et pour négocier avec les insurgés marocains, même au risque de se mettre à dos la France colonisatrice, peut-être... Mais enfin, tu sais, je ne suis pas resté longtemps sur le front d'Aragon...

Comment se termine ton aventure ?

Bah ! j'étais malade... Une insolation... Alors je me présente à l'infirmerie et on m'évacue... Simple formalité... Tu laisses ton fusil et tu repars. Après un séjour à Barbastro et un autre à l'hôpital de Montjuich, j'ai décidé de revenir en France. Je ne voulais pas me retrouver confronté à la même épaisse connerie et je ne voulais pas profiter du système sans combattre...

Est-ce que tu as connu des gars qui allaient là-bas pour résoudre leurs problèmes personnels ?

Non, non... Il y avait la passion des lendemains qui chantent. De la générosité, aussi. J'ai aussi rencontré un Serbe qui était là comme on va à la Légion. Ça a dû se trouver des gars comme tu dis, mais, en général, c'était pas ça. A vrai dire, je n'ai pas connu beaucoup d'étrangers. C'était pas les Brigades internationales... La principale motivation, c'était la révolution, pas forcément la transformation sociale, c'était connaître une vie intéressante, se dépasser, se relier à une œuvre collective. J'ai ressenti ça aussi à la Libération... Avant, il y avait les chantiers du service civil. Tu apprenais qu'il y avait eu un tremblement de terre à tel endroit, tu y allais, pour te rendre utile. En faisant ça, tu quittais aussi la vie ordinaire, et pas forcément parce que tu avais des problèmes existentiels. Il y avait une attirance pour l'action... Malraux, lui, il avait peut-être des problèmes. Il va en Espagne sans compétences militaires particulières. C'est un peu d'Annunzio, quoi... Il s'occupe, il s'expérimente, il cherche sa voie... Pour le reste, c'était aussi simple que pour le paysan espagnol. Il se construit quelque chose, et c'est la solidarité qui joue. On doit prendre des risques, quoi, partager le sort commun. Voilà...

Tu as quand même ressenti fortement le sentiment de l'inutilité...

Oui, une révolte due au sentiment que je n'étais pas venu là pour crever bêtement. Je n'étais que manœuvre. J'ai l'impression que j'aurais pu jouer un rôle utile si j'avais été commissaire politique. J'aurais fait en sorte que les soldats ne soient pas des clochards, que l'intendance marche. Par la suite, ils s'en sont sûrement rendu compte, mais pas quand j'y étais. Chez les communistes, ça devait marcher autrement. C'était peut-être emmerdant, mais ça devait marcher mieux... Cela dit, ce qui se passait n'était pas critiquable. On a levé une armée de syndicalistes, des gars qui n'avaient pas de tradition militaire et qui étaient épris d'indépendance. Le peuple espagnol, c'est pas le peuple allemand. Pas de formalisme chez eux. Ils combattent pour la révolu-

tion, mais ne veulent pas être traités en militaires. Que les copains élisent leurs délégués, c'était très bien, mais ça ne marchait pas...

Quand tu es rentré en France, je suppose que tu as continué à t'intéresser à ce qui se passait en Espagne...

Oh ! tu sais, j'étais à Sainte-Maxime, où il m'arrivait de fréquenter un peu la cellule locale du PC. Il y avait des quêtes dans les rues pour l'Espagne, ce qui m'étonnait beaucoup. Je lisais les journaux, j'écoutais la radio. J'ai vite compris que le parti mentait, que les mots qu'il employait étaient biaisés. Il parlait toujours, par exemple, des « rebelles » et des « républicains »...

As-tu perçu ce qui s'était passé à Barcelone en mai 37 ?

Non... L'importance de l'événement m'avait échappé. Gide, lui, avait compris ce qui était en train de se passer. Dans *la Littérature engagée*, il y a un papier de Gide où il demande que la défense des anarchistes arrêtés soient assurée par des avocats. Il a voulu faire passer des articles dans *Vendredi*, mais *Vendredi* était hostile à sa démarche. Il a été courageux, Gide, en s'affrontant aux antifascistes, à Guéhenno... Je n'ai pas connu Berneri, mais j'ai connu sa veuve à Paris, en 1960, chez un ami correcteur, Robert Proix. Une belle Italienne. Elle s'occupait d'une revue, *Volontà*. Elle avait un côté noble, aristocratique, majestueux, racé. Ça donnait une idée de ce que pouvait être Berneri. C'était un type bien, Berneri.

D'autres personnages t'ont-ils marqué ?

J'ai connu André Prudhommeaux. Il avait écrit de bons papiers sur la révolution espagnole dans *Terre libre*, même s'il s'est parfois trompé, je crois. Tu sais, la collectivisation des terres, c'était un peu difficile dans la situation européenne telle qu'elle était. Mais enfin, je n'ai pas d'idées très claires sur ce qu'il aurait fallu faire. C'est normal, d'ailleurs. L'Espagne, c'est un pays mystérieux, tu sais, difficile à saisir pour qui n'est pas un spécialiste de la question. Le vrai problème pour le peuple espagnol, c'était la réforme agraire, la distribution des terres aux paysans. Quand ils étaient au pouvoir, les socialistes n'ont pas voulu la faire. L'Espagne est une terre où l'anarchisme avait une vieille histoire, qui datait de 1860, une tradition de révoltes paysannes. Les anarchistes espagnols cultivaient l'anti-cléricalisme, mais il y avait aussi chez eux un fond chrétien, une aspiration mystique à la fraternité. Les Espagnols sont à la fois individualistes et très sociables sur le plan matériel. L'Espagne n'a pas subi la saignée de 14-18. Cela explique aussi le potentiel d'énergie qu'on y trouvait. Pour comprendre 1936, il faut remonter loin dans le passé espagnol, jusqu'à la résistance à Napoléon peut-être. Il faut savoir aussi ce qui s'est passé dans les premières années de ce siècle : l'assassinat de Francisco Ferrer en 1909, la féroce répression anti-ouvrière, les « pistoleros » à la solde du patronat. On sent bien ce climat en lisant *Naissance de notre force*, de Victor Serge. C'était la terreur, alors, contre les militants. J'ai parlé, dans *Parcours*, d'un ami, Carlos, qu'on avait baladé de village en village, enchaîné. C'était monnaie courante pour les syndicalistes.

Gaston Leval a aussi écrit sur la révolution espagnole. L'as-tu connu ?

Le problème de Leval, c'est qu'il était très suffisant. Quand il est arrivé en Espagne, il s'est non seulement imaginé que c'était tous des incapables, mais en plus il cisailait le moral des copains en leur disant que tout était foutu. D'autres que les Espagnols l'auraient collé au mur, mais, eux, ils lui ont donné une secrétaire et une voiture pour visiter les collectivités agraires. Il a été épaté par ce qu'il voyait dans les collectivités. Il avait du mal à croire que, sans concours extérieur, de simples paysans pouvaient avoir entrepris une telle œuvre de transformation sociale. Au fond, c'était un cartésien. Il était là comme observateur, pas comme combattant. Il n'a jamais tiré un coup de fusil, Leval. Il travaillait pour l'Histoire.

A quelle époque l'as-tu rencontré ?

Je l'ai rencontré à Solliès-Pont. Il avait un physique un peu rondouillard, un peu boudiné, une voix d'acteur et des bretelles. A cette époque, il cherchait à publier un petit bouquin sur Bakounine. Je l'avais recommandé à Stock. En 1954, je l'ai retrouvé à Paris. J'habitais Neuilly. Il sortait déjà un petit journal, *Socialisme libertaire*, qui est devenu plus tard *Civilisation libertaire*. Il travaillait comme correcteur, moi aussi. Leval était en rupture avec les autres groupes libertaires. Il se voyait en chef d'école et cherchait à créer une organisation autour de sa personne. Il avait essayé de recruter Camus, mais ça n'avait pas marché. Il y a peu de gens qui ont supporté Leval. C'était un anarchiste ordonné. Il avait des archives extraordinaires. Il collectionnait des coupures de presse sur des sujets les plus divers. Il a quand même eu une intense activité intellectuelle, Leval, il a travaillé tard, il a beaucoup produit, c'était un autodidacte de mérite. Il avait peut-être des défauts, un côté pompeux, mais il n'empêche... J'ai fréquenté un peu son groupe. C'est dommage que je n'ai pas écrit sur ce genre de choses... cela aurait pu être drôle...

Je ne voudrais pas être vache mais, à dire vrai, il y a quelque chose qui m'ennuie profondément, c'est quand les bicyclettes se prennent pour des locomotives... Leval disait toujours, avec une certaine enflure : « Comme l'a écrit Victor Hugo, le progrès est l'œuvre de ceux qui ne désespèrent jamais... » Le problème, c'est que dans le groupe on était six ou sept à se réunir une fois par mois. Une chapelle, quoi... D'autant que ce n'était pas un groupe qui se préoccupait de l'amélioration des becs de gaz du quartier, mais du sort de l'humanité entière. Au temps où Mendès France venait de lancer sa campagne contre les bouilleurs de cru, je me souviens d'une réunion où nous avons discuté des heures sur la meilleure façon de diminuer les emblavures pour que la betterave ne se transforme pas en alcool. Tu te rends compte... Au bout du compte, on en a conclu qu'avant d'y arriver, il nous faudrait transformer la société de fond en comble. Bref, j'en ai eu marre. Je me suis dit que j'étais davantage écrivain que militant. J'ai laissé tomber, quoi... L'anarchisme, c'est aussi ça, une autre Eglise, après celle de Jésus-Christ et des sept apôtres... Si l'anarchisme doit prendre un nouvel élan, ce ne sera sûrement pas autour d'un individu. Si on veut relancer un mouvement, il faut avoir une idée et de la méthode. La seule question à se poser, c'est comment faire pour toucher des gens, pour nous étendre ?

Et alors...

C'est un peu difficile d'être anar, tu sais. Le changement soudain de la société, on a autant de mal à y croire qu'au mythe de l'Immaculée Conception. Faut avoir la foi. Pas d'autorité, d'accord, mais s'il y a mécontentement, qu'est-ce qu'on fait ? Moi, cette question m'a toujours intéressé. L'Etat se reconstitue toujours, tu comprends. Ça peut être sous une forme syndicale. La FAI a dû recréer sa police. Et puis les anarchistes se font toujours avoir et, quand ils sont confrontés au pouvoir, ils deviennent ministres. Moi, je n'étais pas théoricien, j'étais attiré par le mouvement libertaire, mais je sentais ses faiblesses latentes. C'est une famille par la sensibilité libertaire, une façon de réagir, le goût de la liberté... Maintenant, sur le plan de la transformation sociale... Récemment, j'ai entendu May Picqueray à la radio. Elle disait : « Ni dieu ni maître, quoi de plus beau ? » D'accord... Renvoyer son livret militaire, rien de plus beau... Comment ? Hein ? Allez, au trou... Tu vois, t'as le sentiment du drame, quoi... Moi, je suis libertaire, par nature, mais il faut bien battre monnaie. La société ne se passe pas de droits écrits, elle ne se passe pas de systèmes répressifs. Tout est une question de mesure. Ou t'es dans le système mécaniste du matérialisme, qui est un déterminisme où il n'y a pas de valeurs morales. Ou t'es dans l'anarchie qui, elle, est une doctrine morale qui part d'autres données... mais, bon, je ne suis pas philosophe...

*Propos recueillis par Phil Casoar,
à l'été 1984.*